

IV. L'engrenage

Nuit du 11 au 12 janvier 2016

Douala

J'ai fait ce que j'ai pu pour convaincre ce « Thomas » d'abandonner mais il persiste...

Je dois réagir vite. Je le ceinture soudain par surprise et lui fais une clé de bras, ferme mais sans aller jusqu'à le blesser, juste la pression nécessaire pour le faire lâcher prise. Je réussis ainsi à récupérer le sac à main et le tend à ma compagne, restée derrière moi. À présent que j'ai pris l'avantage sur lui, je me détourne de l'agresseur en pensant qu'il va laisser tomber l'affaire. Pour moi l'incident est clos, inutile de s'attarder.

Ma compagne, mon beau-frère et moi quittons l'établissement et nous apprêtons à prendre le premier taxi pour regagner l'hôtel. Mais une fois à l'extérieur, j'aperçois ce même Thomas qui se tient debout devant l'entrée, comme s'il m'attendait. Il m'a tout l'air d'être en état d'ébriété. J'espérais qu'il ait compris le message ; je ne veux pas d'une nouvelle altercation entre nous mais il m'agrippe par la manche droite de ma veste et, sur un ton menaçant, il me lance : « Tu ne sortiras pas d'ici ! »

À partir de là, tout va partir en vrille.

Malin, Thomas a donné un signal en s'exprimant dans un dialecte que je ne connais pas. Aussitôt une bonne vingtaine d'individus, comme surgis de nulle part et qui semblent à ses ordres, arrivent pour nous encercler. Je suis persuadé que dans ce groupe il y a des policiers en civil, des collègues à lui. Plusieurs d'entre eux me ceignent, certains en profitent même pour me faire les poches...

Thomas m'assène alors un violent coup de poing au visage. Je ne peux pas faire grand-chose pour me dégager mais je réussis à le déséquilibrer d'une « balayette » avec mon pied droit et à le faire tomber au sol. Mes agresseurs m'enserrent toujours et j'en entends parmi eux qui me disent de ne pas résister car « Thomas est gendarme »... Gendarme ou policier, je ne sais pas trop au juste, vu qu'il est en civil et que de toute façon, je ne suis pas spécialiste en uniformes camerounais...

L'autre s'est relevé et sort soudain une paire de menottes qu'il me passe au poignet droit. Je cherche instinctivement à soustraire ma main gauche qu'il me demande de lui tendre pour me menotter des deux poignets. Il exige que je le suive un peu plus loin dans le quartier.

Mais je refuse de m'exécuter : pas question pour moi de me laisser faire et de m'aventurer avec lui dans le dédale des ruelles obscures. J'aperçois ma compagne et mon beau-frère cernés eux aussi par une partie du groupe des individus qui essaie de leur faire les poches.